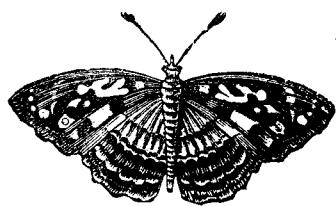


Ce Journal paraît les Mercredis et Samedis. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départemens. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, au rédacteur en chef, rue Longue, n° 2.



On s'abonne au bureau du Journal, chez M. L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n° 36; MM. Gœury, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n° 2; Baron, libraire, rue Clermont; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n° 9; Mademoiselle Felletas, au Cabinet littéraire, quai de l'Archevêché.

LE PAPILLON,



JOURNAL LITTÉRAIRE.

LA CHAISE.

Chaque siècle a une physionomie qui lui appartient, un cachet spécial qui le distingue; exclusivement positive, notre époque a pour caractère dominant l'amour de l'argent et le besoin de faire parler de soi : un matériel et froid égoïsme se trouve au fond de toutes les questions. Le moi, voilà le mobile unique, le seul moteur qui donne force et vie à la machine sociale. Attirer l'attention publique, c'est là ce que chacun veut, parce que pour tous ce moyen est le meilleur et le plus sûr de faire promptement fortune. De là sans doute cette innombrable foule de mémoires que nos faiseurs lancent sur la place ; c'est à qui formulera l'histoire de sa vie. Aux mémoires des célébrités contemporaines, Vidocq n'a-t-il pas joint les siens ? M^{lle} Boury elle-même ne vient-elle pas de comparaître devant le public ? En pareille occurrence il semblera donc naturel que moi, néophyte zélée des doctrines nouvelles, bien qu'enfant d'un autre siècle, je vienne faire acte de présence dans le monde politico-littéraire.

Pauvre et bientôt défunte, je vais dans ma débilité essayer de vous retracer mon histoire. Je ne serai point une éloquente historienne ; mes faits n'ont rien de commun avec ceux d'une chaise curule, d'un fauteuil académique, ou d'un siège à mortier ; je ne vous fatiguerai pas du cahot d'une chaise de poste, pas plus de la lenteur d'une chaise à porteur, ni des vénérables douairières qu'elle a pu transporter du Ver-

sailles de Louis XIV aux Tuileries de Charles X. Je descendrai cependant à la chaise utile que la pudeur me défend de nommer.

Je ne suis qu'une modeste chaise en bois blanc qui n'a jamais reçu le plus grossier vernis, chaise d'église enfin, chaise de campagne, chaise de boulevard, où je n'appartiens à personne, et où cependant j'appartiens à tout le monde ; car là je deviens la propriété du premier occupant. Je suis le fauteuil du pauvre et le banc de pierre du riche : mon ame est dans ma paille.

Je naquis à Versailles peu de temps après la régence de licencieuse mémoire, chez un tourneur qui demeurait à côté de la pièce des Suisses. Placée avec onze autres chaises mes compagnes dans l'église de Saint-Louis, Jeanne Beccu, qui n'était alors encore qu'une grisette de bonne compagnie, daigna se reposer la première sur moi, où, voluptueusement assise, elle fit force mines pour attirer et fixer les regards de Louis XV. Le lendemain et les jours suivants je servis au même usage, tant et si bien que je devins la confidente et le premier témoin de cette scandaleuse intrigue qui, d'une fille de joie, fit une véritable suzeraine commandant au roi lui-même. Le vieux cardinal de Rohan et la fameuse comtesse de Lamotte, que certain collier a rendu historique, succédèrent à M^{me} Dubarry. Puis vint M^{me} Campan, puis une dévote et superstitieuse baronne s'empara de moi ; puis un tartuffe me fit servir à sa funeste dévotion ; puis enfin une comtesse, encore jeune,

ayant gracieux visage et tournure élégante, célèbre par ses écrits, célèbre surtout par les innombrables bonnes fortunes qu'elle dit avoir eues, M^{me} de Genlis enfin, reposa sur moi ses douloureux loisirs, et vint demander à Dieu un pardon que Dieu ne refuse jamais au repentir sincère. J'étais fatiguée toutefois de la monotonie de l'église, et ne désirais rien tant que de quitter ce saint lieu, lorsqu'un jour, c'était, si ma mémoire est fidèle, le 22 juin 1789, peu de temps après le serment du Jeu de Paume, l'église St-Louis de Versailles fut subitement envahie par les députés du tiers-état, qui cherchèrent une salle pour tenir leurs assemblées. Rien de plus solennel que ces luttes d'éloquence et de patriotisme, que ces paroles si belles de liberté, si grandes d'espérance; paroles et luttes que la jonglerie politique a si misérablement parodiées depuis; ma paille bondissait sur elle-même aux mâles accens de Barnave, à la voix tonnante de Mirabeau; il me semble encore l'entendre prononcer, avec cette courageuse fierté que donne le bon droit, ces paroles à jamais mémorables :

« Allez dire à votre maître que nous sommes ici par la volonté du peuple, et que nous n'en sortirons que par la force des baïonnettes. » L'organe de Séchelles et la présence d'esprit de l'abbé Maury m'imposaient aussi un religieux respect.

A quelques jours de là on me mit sur une charrette où je servis à transporter à Paris des religieuses qui, enchantées de la liberté qu'on venait de proclamer, en profitaient pour rentrer dans un monde que le droit d'aînesse avait fermé pour elles. Laissée près du palais Egalité, un citoyen me porta dans le jardin; là, Camille Desmoulin monta plusieurs fois sur moi pour haranguer le peuple. Chaise publique, je me plaisais fort en ce lieu; il s'y passait de si singulières choses : intrigues politiques et amoureuses s'y multipliaient, s'y croisaient de tant et de si diverses manières, que jamais plus vaste champ d'observation ne fut offert à ma curiosité perspicace. Royalistes et républicains, montagnards et Girondins, grisettes et prélats, se disputaient mon humble siège; car tous éprouvaient vite le besoin d'un salutaire repos. Du palais Egalité, j'allai prendre place au jardin des Tuileries; là je vis le peuple massacrer sans pitié les Suisses, défenseurs d'une royauté débile et caduque; ainsi périt le 10 août une monarchie vieille de quatorze siècles. Un an après on me traîna au Champ-de-Mars, où une poissarde, insultant de la voix et du geste le vertueux maire de Paris, me fit assister au supplice de Bailly. Que sa figure était calme! que ses derniers momens furent beaux! Qui ne connaît sa réponse à la populace qui lui reprochait de trembler devant l'échafaud : « Tu trembles, Bailly, lui disait-elle. — Oui, mais c'est de froid! » répond celui-ci, et aussitôt il présente sa tête au bourreau.

(La suite au prochain numéro.)

LA SAGESSE D'UNE FEMME.

Or ça, mes muguez, tous tant gentilshommes et beaux parleurs que vous êtes, disait messire Bertrand, souvenez-vous de ceci, et portez vos chatteries flagorneuses à d'autres qu'à ma Valentine. Car, sur ma vie, c'est par ses refus que le bel Arthur de Germilly est mort de chagrin, amoureux comme la fièvre et sec comme un pendu; ce dont je me fais gloire, car, si ma femme est sage, c'est pardieu! que j'en vaux la peine.

Et il arrosa cette parole d'un verre du meilleur.

Les gentilshommes quittèrent sur le tard la boutique de l'orfèvre, s'entretenant avec douleur de la chasteté d'une jolie femme et de l'enterrement de leur compagnon.

A la porte du Louvre, Blondel de Tourville les quitta brusquement.

Il entra dans l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, furetant parmi les dévotes comme un renard dans un poulailler; mais il ne trouva point Valentine.

— Et pourtant, se dit-il, j'ai reconnu de loin sa tournure svelte et mince comme le fuseau d'une fileuse : elle est ici, j'en jurerais, ou il y en a deux comme elle dans les environs.

En passant près d'un confessionnal il tressaillit.

Valentine était agenouillée. Blondel écouta.

— C'était un pauvre jeune homme, murmurait-elle à voix basse, et qui me disait : Votre refus me fera mourir.

— Et il est mort, dit la voix du prêtre?

— Hélas! répondit Valentine.

— Il n'y a pas de mal, mon enfant, répliqua le prêtre; mais revenez demain, et nous en reparlerons.

Et la jolie femme du vieux Bertrand quitta le confessionnal; puis elle se perdit sous les arceaux noirs de la voûte pour gagner la sortie.

Ouais! pensa Blondel.

Et il prit subitement la place de Valentine, comme le cafard allait sortir.

Mais ce fut pour voir que le confesseur avait par delà soixante années, ce qui chassa le démon de la calomnie qui se glissait dans l'imagination de Blondel de Tourville.

— Confessez-vous promptement, mon fils, dit le vieillard : mon souper se refroidit.

— Hélas! dit le page : j'ai failli à la charité. J'ai refusé de secourir avec mon argent un pauvre gentilhomme, Arthur de Germilly, qui s'est tué de désespoir, comme peut-être vous le savez! et pour une bagatelle. C'était une dette de jeu, une obligation d'honneur, une de ces misères pour laquelle on se met cependant un poignard dans le cœur ou dix pieds d'eau par dessus la tête, lorsqu'on ne saurait la payer, et que l'on a de l'âme. Je suis un grand coupable, mon père. A la vérité, je croyais que M^{me} Valentine Ber-

trand lui prêterait ces dix pistoles de bon cœur à l'insçu de son mari.

— Peste! reprit machinalement le bon prêtre : il paraît que j'avais mal compris ma pénitente. Ne refusez jamais, continua-t-il; vous en voyez les tristes conséquences, mon fils. En remerciement des lumières que vous me donnez, et qui me dictent ce que je dois faire d'autre part, je vous absous.

Le page, fila sur la pointe du pied en se tenant le nez pour ne pas éclater de rire.

Le lendemain le confesseur dit à Valentine d'une voix sévère :

— Refuser ce pauvre jeune homme, qu'est-ce à dire? être la cause de la mort d'Arthur de Germilly! Fi madame! Et pour si peu! c'est une lésinerie qui n'a pas de nom, et dont je vous blâme fort. Hier, je comprenais mal les choses : aujourd'hui je vous impose, comme pénitence et loi, de par le Christ, d'être humaine et charitable à la prochaine occasion : entendez-vous?

— Mais, mon père, c'est le bien de mon mari, lui dit-elle en rougissant.

— Bah, répondit-il, c'est une misère! et pour des riens de cette espèce on ne doit pas souffrir qu'un noble de bonne famille prenne sa gorge pour le fourreau de sa dague, ou les flots de la rivière pour dernier traversin. Honte à votre sexe, Valentine, s'il ne comprend la charité. Je ne vous absoudrai que lorsque vous aurez bien dûment réparé votre crime envers quelqu'infortuné.

Trois jours après le confesseur, en sortant de l'église, se disait :

— La peste soit des pénitentes qui s'expliquent avec tant de réserve qu'en leur conseillant l'humanité on devient responsable d'une sottise devant Dieu.

Et, en ce moment, messire Bertrand, l'orfèvre, chez lui, pendant le souper, une poignée de pistoles dans chaque main, entre convives de belle humeur, disait à Blondel de Tourville, auquel il trouvait je ne sais quel air goguenard :

— Je gage tout cela contre ce que vous voudrez, que ma femme ne vous permettrait pas de lui baiser le bout du doigt.

Et Blondel de Tourville refusa le pari, parce qu'il n'est pas loyal de gagner à coup sûr.

ERREUR.

On me l'a bien appris... S'attacher est folie;
Il faut prendre en courant le plaisir comme il vient...
Heureux qui fut aimé d'une femme jolie!...
Bien fou qui s'en souvient!

La saveur d'un beau fruit charme un moment et passe,
Sans laisser au palais le moindre souvenir;

Et le parfum des fleurs se dissout dans l'espace,
Pour ne plus revenir!

C'était une brise enivrante,
Qu'après tant de jours orageux
L'amour, d'une aile délirante,
Insufflait dans mes longs cheveux!
Une suave mélodie
Inondant mon front par torrens;
Un ange dont la main hardie
Marquait au ciel mes pas errans.
C'était sur mes paupières closes
La clarté qui les ravivait;
Un lutin secouant des roses
Sur l'édredon de mon chevet!
C'étaient de limpides fontaines
Devant le palais aliéré;
De beaux jours taillés par centaines
Dans l'avenir large et paré!
Oh! c'était un délire, un spasme,
Une espérance... à s'y ruer!

Ce n'était qu'un sanglant sarcasme...
Satan qui voulait me huer!
Un bonheur pur... à s'y méprendre...
Puis tombant au jour mensonger;
Un fruit que ma main allait prendre...
Que les vers venaient de ronger!

Mon Dieu! que de douleur! que de peine en la vie!
Rêver qu'on était deux, et se retrouver seul!
Chercher sa Ninia, quand on vous l'a ravie,
Seul, en un lit désert, comme en un grand linceul!

Que de nuits passeront encore insomnieuses,
Où je me roulerai, brisant ma tête aux murs,
Pleurant les jours promis et les heures rieuses
Qui devaient fuir si vite à ses baisers si purs!

Voyageur haletant et de soif et de rage,
Ah! vainement la route endolorit mes pas,
Il faut marcher encor pour trouver un ombrage,
Pour mon front tout brûlé, ce chemin n'en a pas!

Ah! dans mes écarts poétiques,
Elle était ma muse et ma loi,
Elle était mon culte et ma foi!

Et dans mes songes fantastiques,
Brillant dans nos cités, ou voguant sur les mers,
Frappant dans les combats, ou courant sur les grèves,
Dans mes jours de bonheur et dans mes jours amers,
Riche, pauvre, elle était mêlée à tous mes rêves!
Elle était comme au ciel une étoile, la nuit,

Qui brille et qui marque la route
Alors qu'une armée en déroute
A travers les rochers s'enfuit!

Je voulais ses pensers; sa bouche haletante
Et sa paupière en pleurs lorsque je la laissais;
Ses regards embrasés, sa gorge palpitante,
Et du rouge à son front lorsque j'apparaissais...
Je voulais du délire, et non de la tendresse!



Tous ces rêves d'amour d'où naît un doux émoi,
Larmes, plaisir, bonheur, je voulais tout pour moi,
Et ma vie eût payé cette fougueuse ivresse !

Elle n'a pas senti tous les maux que j'avais...
Elle n'a pas compris mon ame...
Ninia n'était qu'une femme,
C'est un ange que je rêvais !

KAUFFMANN.

LA GUILLOTINE ET LA SPÉCULATION.

En vérité, en vérité, je vous le dis, la guillotine n'est pas pour le guillotiné le châtement le plus affreux, le plus horrible : il est une torture morale que la législation, en usurpant le droit de mort à la divinité, n'avait pas prévue, et que la civilisation industrielle et industrieuse a trouvée dans sa soif insatiable de l'or. On spéculé aujourd'hui sur tout, sur la mort de l'assassin comme sur la vie du grand homme. En voulez-vous la preuve, la voici :

Dernièrement la foule se pressait, impatiente, sur la place Louis XVIII ; elle était là depuis le matin, haletante, avide d'un spectacle dont une vie d'homme devait être le dénouement, avide d'une émotion qui devait surgir d'une tête coupée. Elle avait compté les heures, elle comptait les minutes. Deschamps était encore derrière les sombres murs de Roanne, et déjà les crieurs publics vendaient sans pudeur les dernières paroles du condamné.

Puis, une fois que cette tête est tombée dans le panier d'osier, où elle cahote sanglante à côté du tronc sanglant, arrivent gaîment sur le lieu de l'exécution les chanteurs de complaintes qui prêtent leur voix au supplicié, et lui font chanter sur *un pont-neuf* ses faits et gestes, et tout cela sur un ton faux, avec l'accompagnement obligé de l'archet ou de l'orgue de Barbarie, tous deux plus faux encore, si c'est possible.

Ce n'est pas tout : le supplicié n'en a pas fini avec la spéculation ; le propriétaire d'un cabinet de cire demande et obtient, moyennant patente, la permission de mouler et de montrer pour de l'argent la tête du condamné. Beau spectacle qui trouve encor des spectateurs ! Vous pouvez le voir sur le quai Saint-Antoine. A l'entrée, une grande toile peinte vous donnera un avant-goût de la chose : c'est la charrette traînant le crime et la vertu, Deschamps et l'abbé Perrin, réunis, accolés, cahotés ensemble. Ce pauvre abbé Perrin ! le voilà avec son ministère plein de dévoûment et d'abnégation, grotesquement traduit, parodié sur ce tableau. Pauvre abbé Perrin, véritable homme de Dieu, lui qui, une fois sa tâche accomplie, une fois descendu de l'ignoble voiture avec l'ame qu'il prépare au ciel, a préféré dernièrement donner six francs à un *gamin* pour aller chercher son

parapluie sur la charrette du crime, où il l'avait oublié, que de l'y aller prendre lui-même ; eh bien ! on l'y fait remonter pour amorcer la curiosité publique.

Vous le voyez, ce n'est pas tout que de servir une matinée de point de mire à toute une population, qui fait queue à la porte de la prison, s'échelonne sur votre route, se rue sur votre passage, épiant sur vos traits, dans vos regards, votre effroi de la mort ; ce n'est pas tout que d'être un spectacle pour de riches curieux, au cœur blasé, qui louent des croisées au poids de l'or pour voir passer votre agonie, l'agonie d'un homme plein de vie ; pour entendre le frôlement de l'acier sur vos vertèbres ; ce n'est pas tout que de sentir votre col dans la fatale lunette... Mais, entendre ses dernières paroles, alors qu'on sent sa langue incapable d'en pouvoir articuler une ; mais, songer qu'on chantera, après sa mort, une complainte aux sons de l'orgue, et qu'on vous montrera pour deux sols avec une tête en cire, des yeux d'émail, et des vêtements de galeux achetés chez un fripier de la rue de l'*Aumône*. Il y a là-dedans plus d'une mort ! La guillotine est plus douce mille fois ; une seconde suffit.

La peine de mort n'est plus bonne à rien ; elle n'effraye personne, elle vicie l'homme, elle l'accoutume à voir couler le sang. Ce n'est plus qu'une émotion pour la foule, un spectacle sans moralité où elle court. La peine de mort ne profite plus qu'aux crieurs publics, aux marchands de complaintes, aux mouleurs en cire, aux trafiqueurs de sang.

La guillotine n'est plus qu'une charpente vermoulue qui bientôt doit tomber.

En effet, ce n'est pas aujourd'hui la mort qu'il faut faire craindre ; c'est le bien, c'est la morale, qu'il faut faire aimer, c'est l'instruction qu'il faut répandre. Ce sont d'autres lois, d'autres prisons qu'il faut aux coupables. Vienne donc une autre ère ! L. B.

M. Forgas, que l'affiche annonçait seulement comme un artiste désirant se faire connaître à Lyon, a paru jeudi au Grand-Théâtre dans la *Muelle de Portici*, et nous sommes bien obligés de convenir que ce début ne lui a pas été totalement favorable. M. Forgas a une voix timbrée et vibrante, mais cette voix a besoin d'être beaucoup travaillée pour acquérir de la souplesse et de la légèreté. M. Forgas n'a pas toujours chanté parfaitement juste, mais il faut faire la part de l'émotion qu'il éprouvait, et nous croyons que c'est à cette émotion seule qu'il faut attribuer un pareil défaut, si capital pour un chanteur. Que M. Forgas qui a d'heureuses dispositions travaille et il pourra devenir un jour un artiste distingué. Il a ce que donne la nature, c'est à l'art à faire le reste.